

Métamorphoses

CŒUR DOUBLE, numéro 48,
Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec) H2X 1X6

CŒUR DOUBLE est une publication du CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du
Vieux Montréal.
© Tous droits réservés.

Dépôt légal : mars 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM (34201)
Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de CŒUR DOUBLE est accessible sur
Internet : www.cvm.qc.ca

Renseignements :
le CANIF, (514) 982-3437, poste 2164

Illustration : Louis-Philippe Ogé, *Poussière en terre*

Canif

LA F  **NDATION**
du cégep du Vieux Montréal

En me réveillant un matin après des rêves agités, je me suis retrouvé, dans mon lit, métamorphosé en Cœur double, celui que j'ai intitulé Métamorphoses, en hommage au livre de Kafka. J'avais invité mes élèves du cours Littérature et imaginaire à se laisser inspirer par son célèbre incipit. De là, ils sont devenus, pour toutes sortes de raisons et de toutes sortes de manières, un bac de sable ou un canard, un acarien ou un éléphant. Animé ou inanimé ; minéral, végétal ou animal : tous les corps étaient possibles, tous permettaient d'explorer une nouvelle manière d'être soi et d'entrer en relation avec le monde. Si certaines transformations étaient vécues sur un mode dramatique, faisant prendre conscience de la perte qu'elles engendraient, d'autres étaient au contraire vues comme l'occasion de s'essayer à une autre vie, parfois plus riche que l'ancienne, parfois tout simplement différente.

Je remercie tous mes élèves, qui ont joué à changer de peau avec beaucoup d'enthousiasme, et le Canif, qui a accepté de publier leurs textes : leur générosité et leur travail font de ma métamorphose en ce petit ouvrage une expérience déconcertante, certes, mais extrêmement amusante.

Luc Bouchard
Professeur

Diego Bayancela

Techniques de design industriel

En me réveillant un matin après des rêves agités, je me suis retrouvé, dans mon lit, métamorphosé en une drôle de bête. Je ne savais pas ce qui m'était arrivé. J'ai regardé autour de ma chambre, mais rien n'avait changé, seulement moi.

Au début, je ne le croyais pas. Il me semblait avoir eu ce type de rêve où l'on se réveille et où, pendant quelques minutes, on a l'impression de continuer à rêver. Donc, j'ai attendu un instant, sans bouger, en espérant d'avoir la conscience claire, cependant rien ne s'est passé. Je suis resté vert et écailleux.

Après quelques heures de méditation sur ma nouvelle forme et la façon dont celle-ci changerait ma vie, je me suis finalement décidé à bouger. Mes petites pattes avec de grands doigts me permettaient de marcher en ondulant de gauche à droite. Grâce à ma grande queue, je suis arrivé à avoir une meilleure stabilité, pour finalement atteindre la porte de la salle de bain. « C'est une chance d'être seul à la maison aujourd'hui. » J'ai pensé que ma petite amie avait passé la nuit chez une amie et qu'aujourd'hui, elle avait ses cours à l'université. « Quand elle arrivera chez nous, elle aura une surprise, elle regardera la bête que je suis devenu. Elle va se fâcher, c'est sûr, puis elle va rire. » C'est comme ça d'habitude, nos chicanes. Elle se plaint tout le temps, parce que je fais des choses qu'elle ne comprend pas. Au moins, cette fois ce n'est pas ma faute. J'ai décidé de prendre une douche. Quand j'en ai marre du monde, je fais cela. Il paraît que toutes les mauvaises pensées glissent avec l'eau. À l'aide de mes griffes, j'ai pu monter et entrer dans la baignoire. J'ai réussi à ouvrir les robinets et, tout de suite, je me suis retrouvé dans mon élément. Pendant que l'eau tombait sur ma crête, je me disais : « Il faut que j'aille au travail, on a toujours besoin d'argent. Je me demande comment les gens vont réagir. J'habite dans une ville très ouverte et très accueillante, on essaye d'y respecter les autres, mais, par rapport aux animaux, je ne sais pas. Je crois que ma nouvelle forme va les choquer. » À ce moment-là, j'ai essayé de nager avec ma grande queue, je me sentais de mieux en mieux. J'avais un nouvel espoir pour l'avenir.

David Bélisle-Desmeules

Histoire et civilisation

En me réveillant un matin après des rêves agités, je me retrouvai, dans mon lit, métamorphosé en volatile. J'avais des pattes palmées, un bec plat et un plumage foncé. J'étais probablement devenu une sorte de canard, mais j'ignore laquelle, je n'ai jamais été très bon en ornithologie. Je me levai et sortis de mon lit en marchant de manière assez gauche, je dois le dire. Ce n'est qu'une fois sur le sol, alors que les vapeurs du sommeil commençaient à se dissiper que je me rendis compte de la situation.

Je n'étais plus un humain. Si j'avais été un loup-garou, la situation aurait été dramatique, mais je n'étais qu'un vulgaire canard, ce qui rendait ma métamorphose grotesque. Qu'avais-je donc fait me retrouver ainsi dans le corps de cet oiseau ridicule ?

Peu importe, pour l'instant, j'avais bien d'autres soucis. Comment allais-je poursuivre mon existence ? Un canard à l'école, c'était tout à fait impossible, d'autant plus que de récentes études affirment que les autres spécimens de mon espèce d'adoption sont parmi les volatiles les moins intelligents.

Que feraient mes parents et mes amis quand ils me verraient ? Je doutais qu'ils parviennent à me reconnaître. Je ne devais pas céder à la panique, il fallait que je garde ma cervelle d'oiseau froide.

Je fis les cent pas dans ma chambre, puis, lassé de marcher, j'ai poursuivi cette activité en utilisant toutefois le vol comme mode de déplacement privilégié. C'était un peu bizarre, mais agréable. Autant essayer d'apprécier ma situation peu commode. Après tout, qui n'a jamais rêvé de voler ?

Ce n'est que plus tard que je pris la décision, irréfléchie, de sortir de ma chambre et de m'exposer au grand jour. Mais comment tourner la damnée poignée de porte ? Je pris donc mon mal en patience et attendis l'éventuelle ouverture de celle-ci. Heureusement que ma mère eut l'idée de cogner pour voir si j'étais réveillé. Devant l'absence de réponse, elle ouvrit. En me découvrant, elle crut à une mauvaise farce de ma part. Malheureusement, elle n'eut aucune compassion pour le pauvre petit canard que j'étais devenu et qui fut prestement chassé de la maison à coup de balai.

Je me retrouvai donc seul et de surcroît sans domicile fixe. J'avais toujours eu le pressentiment que je claquerais un jour la porte ou que je serais mis dehors, selon qui craquerait en premier, mais jamais je n'aurais cru être expulsé de cette façon. Je n'eus plus d'autres choix que le désespoir ou le pragmatisme : j'optai pour le second.

Je vis maintenant dans un parc. L'été, je me baigne dans la grande fontaine qui y trône. Pour passer le temps, j'écoute les conversations des badauds qui se reposent autour du bassin. Malgré mon apparence, je n'ai jamais pu me satisfaire des loisirs de mes congénères à plumes. Les humains sont moins méchants qu'ils en ont l'air. Maintenant que je suis un oiseau, il m'est facile de les approcher. Qui oserait repousser un canard barbotant dans l'eau ?

Valérie Bergeron Bibeau

Technologie de l'architecture

En me réveillant un matin après des rêves agités, je me retrouvai, dans mon lit, métamorphosée en chat. J'étais dans une drôle de position. En effet, j'étais en petit rond sur l'oreiller d'une personne que je ne reconnus point. Je regardai autour de moi et remarquai que tout me semblait énorme. Mes meubles avaient grossi et la hauteur de mon lit avait quasiment quadruplé. Ensuite, une abominable alarme sonna, sûrement mon réveille-matin, d'une intensité tellement forte que mon cerveau vibra, mais, au moment où je voulais mettre mes mains sur mes oreilles, d'affreuses pattes velues se montrèrent. Suite à ma détresse et à mes miaulements, la personne étendue sur le lit se retourna vers moi et éteignit l'alarme en vitesse. Je reconnus aussitôt l'expression de son visage : c'était celle de ma chatte. C'est là que je compris. J'avais changé de place avec elle parce que nos vœux étaient communs : vivre dans le corps de l'autre. Le sentiment de liberté totale me réjouit instantanément : je n'avais plus aucune responsabilité, alors je pouvais paresser toute la journée dans la maison ou tout simplement me promener à l'extérieur.

En ce qui concerne les ronronnements, cela me prit tout d'un coup, lorsque ma nouvelle propriétaire me flatta en arrière de mes deux grosses oreilles poilues. L'effet de ses caresses m'a donné l'impression que j'allais m'effondrer. Tous mes sens se mirent à vibrer, ce qui m'était d'ailleurs très réconfortant après cette grosse période de détresse. J'eus ensuite le désir qu'elle me flatte durant des heures entières, mais, puisque toute la maisonnée allait bientôt partir, je dus me dépêcher de trouver de nouvelles informations sur ce subit et étrange échange de corps. Lorsque je me levai de l'oreiller, les quatre pattes dont je disposais maintenant se coordonnèrent toutes seules comme si j'avais marché avec elles durant des années. En voyant que je prévoyais descendre du lit, ma maîtresse me prit dans ses gigantesques bras, je dus bien admettre que ce fut bien plaisant de se faire prendre, et me déposa dans la cuisine. Mes parents et ma grande sœur y étaient déjà en train de déjeuner, mais ne me donnèrent pas d'attention et ceci m'attrista un peu. Je sentis alors que je serais, à tout jamais, un objet d'intérêt pas plus grand que celui d'un simple animal de compagnie. Sans aucun doute, la vie d'une chatte à la maison était assez ennuyeuse ; je devrais donc, à partir de maintenant, essayer de rendre ma nouvelle vie plus excitante.

Isabelle Chouinard

Photographie

En me réveillant un matin après des rêves agités, je me suis retrouvée, dans mon lit, métamorphosée en crapaud. Je crois que je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Comment réagiriez-vous si, en vous réveillant par un beau jour de printemps, à la chaleur du soleil plombant sur vos draps, vous découvriez que vous n'avez plus de jambes, mais des pattes et que vos yeux sont de chaque côté de votre tête? Moi, ma première réaction fut de courir, pardon, sauter jusqu'en bas des escaliers pour avertir mes parents. Aucun besoin de vous dire que mes cris se révélèrent plutôt... des coassements. Ma mère, sûrement plus apeurée que moi-même, sauta sur une chaise et cria à mon père de sortir cette « grenouille », en l'occurrence sa fille, de la maison au plus vite. Ses yeux étaient tellement exorbités que j'eus peur qu'ils sortent de sa tête. Si la situation n'avait pas été si grave, je crois que je serais morte de rire. Sans exagérer, cela prit à mon père exactement treize minutes pour enfin réussir à me mettre dans un bol et finalement me jeter dehors. Il avait peur de me toucher. Il disait que j'étais gluante et que je puais. Pas gêné, franchement! J'étais outrée, mais je dois dire que je me faisais bien rire à sauter partout et à regarder mon père essayer de m'attraper. C'était assez rigolo.

Arrivée à l'extérieur, la chaleur m'envahit. Je n'ai aucune idée si c'est parce que j'étais un crapaud, mais on aurait dit que le soleil était plus chaud qu'à son habitude. J'avais besoin d'un petit coin sombre. Je sautai jusqu'à la région ombragée la plus proche de moi. Mes pattes de crapaud me faisaient très mal et je n'avais même pas parcouru la moitié de ce qu'un crapaud parcourt en une journée... J'imagine. C'était très difficile de me diriger, alors nul besoin de vous dire que me rendre à l'ombre dut me prendre au moins une trentaine de minutes.

C'était bien beau de me rendre à l'ombre, mais je commençais à avoir soif. Je me sentais comme si tout mon corps était asséché. Du mieux que je le pouvais, je commençai à me rendre jusqu'à l'étang le plus proche. Il fallait que je traverse maintes rues et, avec la vision que j'avais, ce n'était pas évident. Mais je m'y habituais vite. Il ne me restait que quelques mètres. Je pouvais voir l'étang devant moi. J'entendis un bruit de voiture, mais, étant habituée à ce son, je n'y fis pas attention. C'est en voyant cette voiture que je me dis que j'aurais dû aller plus vite. Si mon père avait su, en cette même journée, qu'il allait écraser sa fille qui était transformée en crapaud, il aurait probablement ralenti...

Hélène Falardeau

Arts et lettres profil création littéraire

Un matin, au sortir d'un rêve agité, je me réveillai transformée en une véritable vermine. Pendant la nuit, je rêvai que je rétrécissais jusqu'à ne mesurer qu'un tiers de millimètre. Je rapetissais dans mon lit et je cherchais mon chemin entre les plis du drap contour. J'ouvris doucement les yeux. Mon copain Karl dormait à côté de moi. Le rideau presque opaque laissait passer juste assez de lumière pour m'agresser. Beaucoup trop lumineux. Je tentai de me retourner et de me rendormir avant que mon réveil sonne, mais je m'aperçus que les plumes de ma couette tapissaient le tapis et volaient dans tous les sens. Encore ce satané rongeur que j'affectionnais tant, mais qui, la nuit venue, sortait de sa cage et faisait des ravages jusque dans mon lit. Il était allé trop loin cette fois. Je m'étirai péniblement le cou pour constater que mon gros rat domestique dormait paisiblement dans ses copeaux de bois et que sa cage était restée fermée. J'étais confuse. Ma vision était embrouillée et ma gorge était sèche. Le réveil sonna, merde, déjà 6 h 30. J'entendis mon amoureux gémir puis me tourner le dos sans se réveiller. J'étirai mon bras avec difficulté pour remarquer avec étonnement qu'il ressemblait à celui d'un insecte. Il était gris, poilu et muni de griffes, d'où les immenses trous dans ma couverture. Je me débarrassai de ce qui restait de ma couette pour m'apercevoir que sept autres pattes semblables avaient poussé sur mes flans. Huit pattes, je n'étais donc pas un insecte mais un arachnide. Le réveil avait arrêté de sonner sans que j'aie la chance de l'éteindre par moi-même. Je fus tentée de me rendormir, mais cette situation m'intriguait un peu trop. Je voulus donc examiner mon nouveau corps, cela m'amusait presque. Mon abdomen était rond et volumineux. Je me servis de mes pédipalpes pour en analyser la texture. Des pédipalpes ? Peut-être étais-je une araignée Depuis le temps que j'en rêvais... Ma curiosité était piquée, je devais me voir dans un miroir. Je secouai fébrilement mes huit pattes, c'était trop comique. Décidément, cette situation m'amusait de plus en plus. Je roulai facilement jusqu'au bord du lit et me laissai tomber lourdement par terre. Mon exosquelette me protégeait de l'extérieur et donc amortit ma chute. Que la nature était bien faite ! Je me redressai sur mes petites pattes. Pas facile. J'avais l'impression qu'elles étaient trop maigres et frêles pour supporter le poids de mon corps. Je titubai jusqu'au miroir ovale, héritage de ma grand-mère, et contemplai mon reflet. J'éclatai de rire.

Mon Dieu ! J'étais un acarien géant. Quel prodige ! À force de dormir pendant des années avec ces dizaines de millions d'êtres microscopiques dans mon matelas, j'en étais devenue un. C'était assez ironique parce que ces petites bêtes invisibles à l'œil nu étaient la cause de mon eczéma. Je me grattais au point de m'en arracher la peau. En parlant de peaux mortes, je commençais à avoir faim. Vu mon état initial, je devais changer ma diète ; défections d'acariens, cadavres de semblables, poils et, par-dessus tout, peaux mortes. Miam, si j'avais encore eu une langue, je me serais léché les lèvres. Une idée étrange me traversa l'esprit. Combien de fois avais-je reproché à Karl d'avoir des pellicules ? Pour une fois que j'appréciais la situation, pourquoi ne pas en profiter ? Je remontai dans le lit, j'avais trop faim. Je parcourus la tête de mon amoureux grâce à mes pédipalpes et j'engloutis tout ce que je pus. Le repas était maigre. Soudain, Karl ouvrit les yeux et se retourna. Il poussa un cri de mort, puis plus rien. Je lui avais enfoncé mes chélicères dans la nuque. C'était délicieux quoiqu'un peu juteux, mais j'avais tellement faim que même de la chair fraîche fit l'affaire. Je te l'avais dit, mon amour : je t'aime tellement qu'un jour j'allais te manger.

Kelly Ann Fleurant

Sciences humaines profil individu

En me réveillant un matin après des rêves agités, je me retrouvai, dans mon lit, métamorphosée en éléphant. J'étais encore sur mon matelas, mais, à ma grande surprise, mon lit s'était effondré sous ma pesanteur de pachyderme. Je voulus donc appeler à l'aide, mais aucune voix ne sortit de ma bouche, sauf ce bruit qui était vraisemblablement un barrissement. Ce son long et puissant réveilla donc toute la maisonnée et ma famille se précipita à la porte de ma chambre. Ils savaient tous que ma chambre leur était interdite d'entrée, ils frappèrent donc tour à tour et me demandèrent si j'allais bien. « Kelly, me répétait sans cesse ma mère qui était affolée, Kelly ! » Mais je savais clairement que je ne devais pas dire un mot, ma tête me faisait si mal, elle m'élançait, je sentais battre mon cœur entre mes deux grosses oreilles poilues. Mon corps que je tapotais avec ma trompe était si rugueux, moi qui depuis tant d'années m'efforçais de prendre soin de ma peau, j'étais tout simplement en larmes, je n'y croyais pas. Je décidai alors de me recoucher, quitte à me réveiller dans mon corps de jeune femme et un peu ébranlée, mais je voulais à tout prix retrouver ma personne. Je fermai les yeux, pensai à une belle image et m'endormis. Dix minutes plus tard, c'est ce que mon cadran affichait, je sursautai dans mon lit et aperçus à mon grand désarroi cette chair grise, pleine de pilosité, qui y était encore. Mes parents criaient toujours, ma sœur parlait sans cesse du fait que j'étais insensée : « Mais qu'est-ce qui lui a pris à celle-là de ramener un éléphant à la maison ? Comment a-t-elle pu le faire passer jusqu'ici ? » Tout ce brouhaha m'énervait et ne faisait qu'empirer ma situation. J'essayais de réfléchir, je pensais à ce que j'avais mangé la veille ou je me demandais si je m'étais fait piquer lors de ma randonnée pédestre la semaine d'avant. Tout cela défilait dans ma tête à toute allure. Je me levai, me regardai dans la glace et m'évanouis subitement à la vue de mon allure d'animal. À mon réveil, ma mère, ma sœur et mon père me regardaient avec un énorme sourire, comme si j'étais tout à fait normale. Ma mère me dit alors : « Ta chute à bicyclette a bien failli nous priver de toi, ma belle ». Je ressentis un certain soulagement en voyant mes cinq doigts, mais cette pensée restera à jamais dans ma tête : pourquoi en éléphant ? Peut-être pour me donner du courage, pour me dire que je suis grande et forte. Je ne le saurai jamais !

Ariane Fortin

Graphisme

En me réveillant un matin après des rêves agités, je me suis retrouvée, dans mon lit, métamorphosée en photographie. J'étais couchée sur le dos, mais ce n'était pas mon lit que je sentais sous moi : c'était une surface dure et lisse. En me retournant, je me suis aperçue que ce qui m'entourait était une scène de rue prise dans la ville de New York et que deux de mes amies étaient en arrière de moi, souriant béatement et envoyant la main à une personne que je ne pouvais voir. Voilà comment j'en suis arrivée à la conclusion que j'étais dans une photographie prise il y a de cela deux ans. Lorsque je faisais dos à mes amies, je voyais ma chambre telle que je l'avais laissée avant de m'endormir, pourtant une barrière invisible m'empêchait d'y accéder. Plus je m'approchais des bords de la photo, plus ma vision devenait floue, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. J'étais donc limitée au cadre de la photographie. Mes amies étaient immobiles, comme mortes, bref j'étais celle qui s'incrustait, qui n'était pas à sa place.

Après avoir constaté ma situation, je suis tombée dans un état second, je me suis assise par terre et j'ai laissé errer mon regard de l'autre côté de l'image. Je me suis mise à penser, à tout et à rien, à ma vie. Ma vie qui était de l'autre côté, et à laquelle je n'avais pas envie de retourner, pas tout de suite. De toute façon, je me sentais prisonnière autant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la photographie. J'avais l'impression constante de faire partie du décor, d'être la figurante mise en arrière-plan d'une vie que je regardais défiler sous mes yeux. Cette impression me donnait les larmes aux yeux, lorsque j'étais assise sur un banc, entourée d'autres personnes, et me laissait le cœur battant et les yeux cachés dans les mains. Un sentiment d'impuissance constant me laissait inerte sur une chaise, dans mon lit, dans la voiture, bref n'importe où. J'ai donc acquis cette capacité à passer inaperçue et à me faufiler où je voulais, frôlant les passants qui se demandaient par la suite d'où provenait ce courant d'air qui les avait fait vaciller pendant un instant.

Personne ne remarquerait mon absence, même si on le faisait, au bout d'un moment, on finirait tout simplement par m'oublier complètement. Plus j'y pensais, plus je me rendais compte que la photographie où je m'étais retrouvée n'était pas, après réflexion, que le fruit du hasard. J'avais toujours eu cette envie de retourner à New York, de partir un matin, mon sac sur le dos et un billet aller simple dans la main. J'ai toujours voulu partir loin d'ici, voir autre chose, me sortir de cette routine qui m'écorche chaque fois que je me réveille le matin. Malheureusement, je n'ai jamais osé le faire, le plus loin où mon rêve se rendait était un petit sac à moitié vide, tout triste, affalé sur mon lit devant lequel je me mettais à genoux et que je serrais dans mes bras. Je pleurais alors le cadavre de mon rêve.

Ariane Migneault-Lecavalier

Sciences humaines profil individu

En me réveillant un matin, après des rêves agités, je me retrouvai, dans mon lit, métamorphosée en un bac à sable. Je me sentais grosse et maladroitement puisque mes anciennes courbes étaient remplacées par de lourds et massifs flans en bois, formant un rectangle. Je ne pouvais donc plus me déplacer à ma guise et je me demandais bien comment j'allais sortir de mon lit, n'ayant plus de jambes ni de bras. Je me souvins que j'avais un rendez-vous fixé pour dix heures avec un copain qui devait me rejoindre chez moi. J'avais tout de suite éliminé l'idée de me basculer d'une quelconque façon hors du lit, ne voulant surtout pas répandre mon intérieur partout sur le sol. J'avais donc tout au plus une heure trente devant moi à attendre, inerte. J'avais des frissons à l'idée de m'être divisée en millions de particules ; je ne voulais rien perdre de moi, de mon identité, de ma raison. Je pris goût à être centrée sur moi-même et me surpris d'être aussi concentrée sur chaque grain de sable que j'étais devenue en tentant d'en apprendre la forme et la couleur. Plus je m'observais, plus je m'analysais, plus je me sentais vide et reposée, et plus j'avais l'impression d'être recroquevillée sur moi-même.

J'étais perdue dans la noirceur de mon bac, lorsque Vincent entra. Il semblait bien se demander ce qu'un bac à sable faisait là. Il s'avança vers le lit, me prit ; je me sentis entrer en contact avec l'enfance puisque ses bras m'englobaient et me couvaient. J'en fus étonnée, car je n'avais pu lui donner aucun indice sur ma métamorphose : je n'étais plus qu'un simple objet. Il me déposa délicatement dans le jardin et il enleva mon couvercle. Vincent plongea sa main dans le sable, le fit glisser entre ses doigts. C'est ainsi que j'ai senti toutes les particules de mon corps se diviser. Cette fission m'intriguait puisque c'était la première fois que je me sentais à plusieurs endroits au même moment. Par les grains soufflés par le vent, j'avais l'impression de voler, de partir en voyage vers de nouveaux horizons, et, par ceux qui tombaient dans l'herbe, j'avais la sensation d'être couvée par la nature. Cette nature qui me rendait si petite que je n'avais d'autre choix que de me rapprocher de mon imagination. Les rayons du soleil chassaient l'humidité entre mes particules, les grains se décollèrent et la chaleur me troubla. Vincent continua à plonger ses mains dans le sable et, observant minutieusement mes grains, se mit à bâtir un château.

Treuveur Petruzzello

Arts et lettres profil création littéraire

En me réveillant un matin après des rêves agités, je me retrouve, dans mon lit, métamorphosé en passe-partout. Imaginez un peu ma surprise. Hier encore, j'étais constitué de chair et d'os et, aujourd'hui, je suis en métal. En métal, oui, en métal ; je suis désormais une pièce métallique, une pièce métallique produite d'un alliage de bronze et d'une autre matière que je ne saurais identifier. Je suis un composé chimique ; je suis le produit concret d'une équation équilibrée. Quelles sont mes proportions ? Une mole d'oxygène pour trois moles de cuivre ? Suis-je dans un rapport de un pour un, de deux pour un, de trois pour un ? Je ne saurais dire. Une phrase martèle mon esprit : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. » Lavoisier. C'est simple, je suis une transformation, oui, une transformation. Je suis transformé et je transforme. Oui, un passe-partout transforme. Que feriez-vous avec un passe-partout entre les mains ? N'y aurait-il pas tellement de portes à ouvrir et de serrures à déverrouiller ? Le monde entier deviendrait un immense labyrinthe d'entrées et de sorties à découvrir. Les chemins à parcourir seraient multiples. Tout serait une question de choix et d'ouvertures ; tout est une question de choix et d'ouvertures. Je suis l'incarnation même de diverses possibilités. Je suis l'ouverture sur un monde, le monde, des mondes. Je suis celui qui vous permettra de vous libérer des conventions, des normes et des valeurs véhiculées par une société qui continue d'évoluer sans se préoccuper de remettre en question ses marges. Sans marge, il n'y aurait pas de marginaux. Êtes-vous marginal ? Êtes-vous un être enfermé dans votre enveloppe, dans votre bulle ? Tendez votre main. Tassez mes couvertures. Saisissez-moi, empoignez-moi. Je vais vous transformer. Je suis prêt à passer partout. Je suis prêt à franchir l'infranchissable. Vous, êtes-vous prêt pour cette balade ? Avez-vous les reins assez solides ? Vous me sous-estimez. Vous ne me croyez pas apte à voir vos limites. Je suis un témoin, je suis le témoin. De chair et d'os, j'étais un libéré. J'allais où bon il me semblait. Je ne me préoccupais pas de savoir quel chemin parcouraient les autres ; j'avancais à mon rythme, armé de mon unique passe-partout. Ensemble, baladons-nous. Désormais, je suis le témoin de vos choix et j'avancerai au gré de l'ouverture de votre esprit.

Rabii Rammal

Techniques de design industriel

En me réveillant un matin après des rêves agités, je me retrouvai, dans mon lit, métamorphosé en chat. Agent de parquet de profession, je me retrouvais soudainement dans la peau de ce félin obèse et inutile. Le bureau. La première chose à laquelle je pensai fut le bureau. Mes collègues. Ma routine et mon café. Le nid-de-poule qui chaque jour m'annonçait le début d'une autre journée. D'une journée productive. Être productif. Travailler. Spéculer. Travailler, c'est vivre. À mes yeux, donner le meilleur de moi-même était tout à fait normal. Après tout, c'est ça, la vie. Je n'avais jamais été paresseux. La paresse était pour les lâches. Ceux que le monde effraie. Ceux qui se cachent derrière des conneries du genre je n'ai pas demandé à naître. J'aimais être celui qui crie au monde entier qu'il existe.

Ce matin-là, j'étais séparé de mon corps, et mon âme semblait tranquillement s'envoler. La première journée, je pris le temps d'explorer mon nouveau corps. J'étais velu et lourd. Mes pattes me permettaient d'avancer à une vitesse raisonnable compte tenu de mon poids et, quoi que je fasse, je retombais toujours sur mes pattes, chose qui m'aurait été bien pratique autrefois, humain. Je m'endormis pour ne me réveiller que le lendemain.

Mon appartement était immense. En réalisant ce qu'il m'était maintenant physiquement impossible de faire, je sombrai dans la déprime. C'est exact, j'étais déprimé. Les animaux ont bel et bien des sentiments. Je ne pouvais pas conduire ma Jag, ni aller à l'épicerie, ni prendre l'avion. Je n'avais jadis qu'à claquer des doigts et tout s'offrait à moi. Je ne pouvais même plus claquer des doigts. Mais je pouvais me lécher. Je pouvais me lécher, mais je trimais parfois plusieurs heures avant d'arriver à tourner la manette du robinet pour m'abreuver.

Le troisième jour fut révélateur. Je fis mes besoins sur mon imitation de la chaise Barcelone de Mies van der Rohe. Je méprisais cuir et alu. Rien n'était important, mis à part que j'avais faim. J'ai plus tard uriné sur une authentique lampe Tiffany. Ce monde n'est pas fait pour les animaux. Je passai ensuite plus de quatre heures à fixer une plante. Les animaux ont trop de temps à eux. Ce n'est pas une mauvaise chose. Le choc fut de constater qu'après tout cela, j'étais satisfait. Je me trouvais même pleinement satisfait. Mon monde se résumait à boire, manger, déféquer et me reposer.

Idéalement, le monde devrait se résumer à se nourrir, déféquer et se reposer. L'halogène tamisé de mon appartement me tuait. Je devais sortir. Je sautai par la fenêtre et attaquaï un oiseau que je dévorai sauvagement. Je me couchai ensuite sur le ventre, l'herbe dans mon pelage et le soleil dans les yeux. Je contemplais le ciel. Du sang plein le museau et des plumes coincées entre les griffes. J'étais bien. Après tout, c'est ça la vie.

Julie Raymond

Sciences de la nature

En me réveillant un matin après des rêves agités, je me suis retrouvée, dans mon lit, métamorphosée en arachide. Quelle angoisse de ne plus être humaine : je suis sans bras, sans jambes, je n'ai rien. Tout ce que j'ai, c'est ma coquille. J'ai peur. Qu'arrivera-t-il de ma vie ? Moi qui suis une grande sportive, qui aime marcher et courir des kilomètres et des kilomètres, je me retrouve là, dans mon lit, vulnérable, seule et complètement paralysée. Que penseront mes amis ? Je ne voudrais pas qu'ils croient que je les ai abandonnés ou, pire, que je suis morte. Par contre, ça me réconforte un peu d'être une cacahuète. C'est beau, c'est sympathique, ça sent bon la terre, mais ça ne bouge pas ! Qu'est-ce qui va advenir de mon chien ? Qui le nourrira ? Qui me nourrira ? Personne, que je suis bête, une arachide, ça ne mange pas. Mais ça se fait manger ! Mon petit Bernard, mon lévrier adorable, a la fâcheuse habitude de manger tout ce qui a le malheur de se retrouver sur son passage. Lorsque viendra l'heure de sa marche, il viendra me réveiller et il trouvera à ma place, dans mon lit, une arachide, dont il ne fera qu'une bouchée. Misère ! Pitié, je ne veux pas finir écrasée comme une croquette de moulée.

Au fond, je ne ressens rien, j'ai seulement la sensation d'être enveloppée d'une matière fragile. Je me sens comme quand ma cousine Louise et moi étions allées nous faire dorloter au spa et que le charmant préposé m'avait entourée de chocolat. Comment puis je parler ainsi, je ne sens rien, je ne suis rien, au secours ! Un grand vide me sépare de ma mince coquille. Elle est pourtant réconfortante. C'est ma protection en cas de danger, mais elle me semble facile à briser. Une seule pression entre le pouce et l'index et tout est fini. Alors, je serai exposée à tout, je serai vulnérable et sans défense.

C'est au tour de la nostalgie de s'installer. Le surnom que mon copain m'a toujours donné est justement « peanut ». J'étais loin de me douter de ce qu'était réellement une arachide. Maintenant, je le sais et je comprends d'où vient ce nom. Quand j'ai peur ou quand je suis gênée, je me construis toujours une petite enveloppe pour me protéger. Elle n'est pourtant pas difficile à casser.

Gabriel Roy

Transition

En me réveillant un matin après des rêves agités, je me retrouvai, dans mon lit, métamorphosé en trompette. Je n'avais jamais vu de trompette auparavant, ce qui rendait un peu inattendue pour moi ma nouvelle constitution. Je demeurai couché dans mon lit pendant un instant, constatant mes trois pistons bien huilés et mon embouchure saillante. Un rayon de soleil vint se poser sur mon pavillon et le couvrit d'un éclat chatoyant. La douce chaleur que cela me procura fut si apaisante que je décidai de me laisser reposer là un instant, sans penser aux tracas de la veille. Il apparaissait clair que mes capacités motrices étaient maintenant nulles et que mon seul moyen de locomotion serait la main qui me prendrait éventuellement.

Je sentis une légère vibration à travers mon corps. Puis une autre, et une autre. On cognait à la porte. Un courant d'air vint faire frémir ma couverture et d'autres vibrations plus puissantes et régulières me firent croire que quelqu'un était entré. Puis, plusieurs types de vibrations se mirent à traverser mon corps et je m'efforçai de les identifier. C'était probablement la femme de ménage. Elle devait être en train de dégager le plancher couvert de mes vêtements pour pouvoir passer l'aspirateur à son aise.

Je me mis à penser qu'il était plutôt ironique que, ma fonction première étant maintenant de produire des sons, je fus dépourvu du sens de l'ouïe. À bien y songer, je me sentais dépourvu de tout sens humain. Je me demandai de quelle façon je parviendrais à me faire comprendre si le mouvement même qui m'habitait dorénavant était généré par autrui. Comment allait-on reconnaître l'essence de mon identité si elle devait être insufflée par une bouche étrangère? Une angoisse vint se loger dans ma coulisse et je désespérai de ma condition.

Soudain, je sentis une main effleurer furtivement ma peau cuivrée. Je sursautai. Mes réflexions m'avaient tant absorbé que la présence qui vaquait à mes côtés était presque devenue imperceptible. De nouveau, je sentis une caresse et deux gros doigts flatter mes pistons. Les vibrations étaient effectivement devenues plus subtiles depuis quelques instants. Plus rien ne semblait bouger. Le rayon de soleil fut balayé de ma surface. Apparemment, une masse se tenait devant moi et semblait figée dans une sorte d'hésitation.

Alors je fus arraché de mon immobilité d'instrument et, quels qu'avaient été les doutes qui s'étaient insinués en moi jusqu'alors, ils s'effacèrent pour faire place à l'extase la plus sublime. Je fus envahi par un flot de lumière; mon pavillon absorba le jour et la vie qu'il contenait. Je fus couvert de gratte-ciel, de rues, de passants, de voitures, de tout ce qui composait le monde à la fenêtre de ma chambre. Leurs couleurs et leurs formes tapissèrent mon corps en une mosaïque difforme, reflet me parcourant comme une multitude de vaisseaux sanguins. Un souffle humide me traversa soudain, produisant en moi un effet de plénitude si jouissif que j'eus l'illusion d'être soulevé au-dessus de moi. Mes pistons se mirent en mouvement et vinrent ajouter à ce que je croyais être le paroxysme de mon état. À cet instant, j'eus la nette impression d'une fusion entre le monde, la femme de ménage et moi. Je vivais pour la première fois.

Kimberly Skene

Transition

En me réveillant un matin, après des rêves agités, je me suis retrouvée, dans mon lit, métamorphosée en une minuscule souris grise ! On serait entré à ce moment précis et on n'aurait sûrement pas remarqué ma présence. Parfait ! Puisque c'était exactement ce dont j'avais besoin dernièrement : passer inaperçue, qu'on m'oublie un peu. C'est comme si ce matin, à mon réveil, mon plus grand rêve de l'instant avait été réalisé. Pleine de ce nouvel espoir, j'ai tenté de me relever ou, pour être plus exacte, de sortir simplement de mon immense lit. Je ne me souvenais pourtant pas qu'il n'ait jamais eu l'air si grand, j'avais plutôt tendance à me plaindre de son étroitesse. Une chance pour moi, ma nouvelle taille me permet beaucoup plus de liberté. Je crois que, malgré la différence, je vais m'habituer à utiliser mes quatre petites pattes. Ayant mis les moteurs à fond, j'ai foncé hors du lit comme une flèche, mais une surprise de taille m'attendait. La nouveauté de ma condition m'avait fait oublier que mes courtes pattes n'atteindraient certainement pas le sol. C'est pourquoi j'y suis tombée, sans aucune élégance. Premier choc !

Mais je ne reviens pas sur mes pensées, je crois toujours que la vie d'une souris doit être beaucoup plus facile, je vais pouvoir me faufiler où je veux sans toujours avoir à subir l'examen des gens qui m'entourent. Je ne connais rien de plus dur et ravageur que le regard d'un proche qui nous signifie, même sans le vouloir, qu'on a changé, ou qu'on aurait peut-être dû faire un effort pour être à sa hauteur. Mais voilà, maintenant c'est terminé, plus personne ne me verra, je pourrai tout simplement m'isoler, car de toute façon, personne ne veut vraiment savoir qu'il cohabite avec une souris, aussi petite et gentille soit-elle. Dès que mes grandes oreilles, qui sont d'ailleurs beaucoup plus efficaces que les anciennes, m'avertiront d'un danger, je me jetterai sous une commode ou dans un recoin sombre et, avec le temps, j'en suis sûre, on finira par m'oublier. D'ailleurs, qui se soucie encore vraiment de ma présence ? Avec l'éloignement dans la grande ville, presque tous mes amis ont fini par disparaître les uns après les autres, comme si la distance m'avait déjà projetée dans l'oubli. Au moins maintenant, on ne me forcera pas à sortir et à me divertir alors que je ne demande qu'à me soustraire au jugement des gens.

Félix-Antoine D. Tarte

Optimonde

En me réveillant un matin après des rêves agités, je me retrouvai, dans mon lit, métamorphosé en organisme autotrophe ! Je tentai de me lever comme je le fais chaque matin, mais il n'y avait rien qui bougeait, rien ne voulait obtempérer. J'étais cloué au sol à même mon bac à fleurs sur le côté de mon lit ! C'est à ce moment que je réalisai que je n'étais plus constitué des mêmes membres. Mon corps consistait à présent en une longue tige fine avec plusieurs bras et en de longues et splendides feuilles comme terminaison. Une chose dont je me rendis vite compte et qui me fit frissonner était que je ne possédais plus ni la vue, ni l'ouïe, ni l'odorat. J'eus d'abord la nette impression d'être devenu rien, de ne plus exister. Un sentiment de peur m'envahit. Suite à cela, une forte émotion de sécurité... Enfin, je ne devais plus rien à quiconque. Je n'existais qu'au fond de moi-même. L'école, la famille et les problèmes de la vie de tous les jours n'étaient plus là pour m'écraser. Je n'étais plus qu'un simple végétal produisant de l'oxygène, donc personne ne se soucierait de moi dorénavant. Je pouvais à présent laisser mes pensées errer et se perdre dans le néant. Après m'être de peine et de misère remis de mon réveil et de ma surprise, je décidai d'explorer les limites de ma nouvelle enveloppe corporelle. Mes pieds étaient maintenant des racines et, lorsque je tentai de les bouger, elles n'obéirent que très peu. Je recommençai l'opération plusieurs fois et j'eus la grande satisfaction de pouvoir enfin sentir quelque chose de très froid monter le long de moi-même, dans mon tronc-tige. Je tentai en vain de me débarrasser de ces nouveaux intrus qui ne finissaient plus de monter en moi, lorsqu'une grande sensation de bien-être m'envahit. C'est à ce moment que je réalisai que je venais tout juste de me nourrir pour la première fois. L'eau et les minéraux nécessaires à ma survie étaient enfouis en dessous de moi dans la terre. Malgré tout cela, je remarquai qu'il me manquait encore un élément dont j'avais essentiellement besoin pour me plaire, mais que je n'identifiais pas encore.

J'entamai l'exploration de mes extrémités hors de la terre. Aucune sensation n'est plus apaisante que l'oscillation de mes feuilles dans la faible brise qui souffle à travers l'embrasure de la fenêtre de ma chambre. Aussi fus-je impressionné de découvrir que mes bourgeons, éparpillés ici et là, étaient sur le point de s'ouvrir à la clarté. Ignorant tout sur les plantes, je me demandai alors à quelle espèce je pouvais appartenir. Un petit moment plus tard, quelque chose de très puissant m'attira vers la fenêtre. Toutes mes racines ainsi que mes feuilles se dirigeaient tranquillement vers la lumière. Que de bienfaits me procurait le soleil à ce moment ! Chaque partie de mon nouveau corps, chaque cellule végétale se transformaient calmement sous l'étreinte ardente et suave des chauds rayons. Là, je compris tout le plaisir d'être une plante.

Sarah Templier

Histoire et civilisation

En me réveillant un matin après des rêves agités, je me retrouvai, dans mon lit, métamorphosée en un bibelot, un bibelot en porcelaine bon marché, probablement « made in China ». Autrement dit, j'étais devenue un ramasse-poussière totalement inutile.

Je n'éprouvais aucune sensation, je ne pouvais effectuer aucun mouvement, pas même un geste aussi banal qu'un clignement de paupières. J'étais littéralement figée. Je voyais les chiffres lumineux de mon réveille-matin clignoter, mais je n'en entendais pas la sonnerie. On aurait dit que le seul des cinq sens que j'avais conservé était la vue.

Ma mère entra alors brusquement dans ma chambre et éteignit rapidement la sonnerie. Elle se tourna vers mon lit, s'apprêtant sûrement à m'ordonner de me lever, mais la stupéfaction l'empêcha de parler. Non seulement je n'étais pas là, du moins mon corps humain, mais il y avait, dans le lit, une figurine de porcelaine kitch totalement insolite parmi les draps. La compréhension, l'horreur, puis enfin le désespoir de la situation passèrent successivement dans son regard.

Elle me prit délicatement dans ses mains, d'un geste très doux et très maternel. Elle m'amena ensuite dans le salon et expliqua l'étrange et désastreuse situation à mon père et à mes deux frères. Je compris, par la gestuelle qu'ils employaient, qu'il fut décidé de me placer sur une des étagères du salon, le centre de la maison, où je pourrais assister à la plus grande partie de l'activité familiale.

La première semaine se déroula tranquillement. Tous les jours, ma mère époussetait mon étagère et ma famille passait beaucoup de temps dans le salon, comme pour me divertir. Si je m'habituai peu à peu à ne plus éprouver de sensations, la monotonie constituant désormais mon existence fatiguait, endormait mon cerveau qui, avec la vue, était apparemment la seule chose que j'avais gardée de mon humanité. On aurait dit que je n'arrivais plus à réfléchir, j'étais spectatrice de mon salon vingt-quatre heures sur vingt-quatre et il ne s'y passait rien d'enrichissant. Mon intelligence végétait et s'aliénait.

Un soir, ma mère annonça un évènement qui allait, du moins je l'espérai, briser la platitude de ma vie de bibelot : elle prévoyait donner une réception, ce qui promettait d'être divertissant.

Lors de cette fameuse fête, la maison était pleine d'invités. Toute cette animation m'enthousiasma, mais, au cours de la soirée, un sentiment d'infériorité et d'inutilité grandit en moi. Le fait de voir autant de monde, d'humains, me faisait comprendre à quel point j'étais dérisoire. Je n'avais plus de possibilités d'avenir, je ne pouvais ni entendre les opinions des autres ni prononcer les miennes. Personne ne se souciait de moi. Dans ce monde si immense, je n'avais plus de place. Et, le comble, c'était qu'étant incapable du moindre mouvement, je ne pouvais même pas mettre fin à cette existence...

